

Feuilleton.

GRAZIELLA

OU

LES ÉPREUVES D'UNE ORPHELINÉ

PAR

MME LOUISA LABROCQUY.

Avant-Propos.

I

Nous sommes à Anvers, à l'hôtel de la baronne de Mirville où se prépare, pour le soir même, une fête des plus brillantes.

Déjà les grands salons resplendissent sous les mille feux des bougies qui se reflètent à l'infini dans des glaces nombreuses, et font briller de tout leur éclat les meubles luxueux, les plantes rares, les statues et les objets d'art de tout genre, qu'on y a réunis à profusion.

Assurément, au milieu de tant de richesses, on doit penser que le malheur et la pauvreté sont bannis de cette terre, et qu'un printemps éternel nous enlace de ses guirlandes fleuries.

Combien, hélas ! nous en sommes loin.

Au dehors de ces salons éblouissants où l'air est imprégné des senteurs les plus suaves, règne un froid vif et perçant ; au dehors sévit l'hiver avec toutes ses rigueurs.

Le sol est recouvert d'un triste manteau de neige ; le ciel, d'un bleu sombre, est parsemé de myriades d'étoiles ; un vent glacial souffle partout, et fige pour ainsi dire le sang dans les veines de ce pauvre homme qui longe d'un pas incertain le trottoir de l'hôtel, de cette malheureuse mère qui, pressant son enfant sur son sein, demande en tremblant une aumône ; de ce jeune garçon qui grelotte en vous tendant la main, à vous, jeunes gens chaudement enveloppés de fourrures !

Ne nous occupons pas des équipages qui, roulant à grand bruit et

ébranlant le pavé de la rue, viennent s'arrêter devant la porte de Mirville, et introduisons-nous dans une des chambres du premier étage de la maison.

Nous y trouvons une jeune fille, rêveuse, à la fenêtre, l'œil fixé sur la scène de contraste qui se déroule devant elle, là, dans la rue. On dirait qu'elle souffre avec les pauvres et les malheureux qui courent après les voitures en mendiant une aumône ; et pourtant, elle aussi a revêtu une magnifique toilette de bal ; elle aussi est parée de superbes bijoux ; des fleurs couronnent sa tête blonde ; elle aussi va prendre part à cette fête dont elle sera peut-être le plus bel ornement.

Qui donc est-elle ?

Graziella, demoiselle de Herlicum, enfant de noble souche, mais sans fortune, circonstance qui atténue singulièrement l'éclat de son blason. Toute sa richesse consiste dans une beauté exceptionnelle, beauté physique et morale. On ne saurait voir cette jeune fille, dans la splendeur de ses vingt ans, sans songer aux typs angéliques créés par un de nos plus grands maîtres en peinture. L'œil se reposerait à l'infini, avec le même bonheur, sur ces yeux bleus transparents, sur ce teint d'une fraîcheur sans égal, sur ces lèvres de pourpre rosée, sur ces cheveux blonds si soyeux. On dirait que le Créateur s'est plu à revêtir la douce enfant de toutes les beautés, afin de la faire briller comme une perle fine entre toutes les femmes.

Dans sa riche toilette de bal, et malgré les larmes qui obscurcissent son regard, elle est plus belle encore que jamais ; car les larmes nous prouvent que le luxe n'a pas desséché son cœur et émoussé sa sensibilité ; que les accents joyeux de la musique ne l'ont pas empêché d'entendre la voix des pauvres qui, peut-être, souffrent de la faim.

" Oh ! se dit-elle tout bas, en levant vers le ciel ses yeux humides, si j'étais riche et puissante, combien de maux je soulagerais, combien de blessures je guérirais, combien de sécherai de larmes ! Mais, ô mon Dieu, je ne possède rien ! Je ne suis moi-même qu'une infortunée, nourrie du pain de l'opulence, et recueillie par des mains étrangères. Je n'ai rien, rien,

pas même ce que vous avez, vous autres pauvres gens : un père, une mère ! Et cependant, je me le dis quelquefois : Dieu m'a donné une mission à remplir en ce monde... Quand je vois de pauvres mères, des petits enfants dénués de tout, des vieillards tremblant de froid et de faim ; je sens en mon cœur un mouvement qui me pousse vers eux, qui me presse d'aller les consoler et les aider, qui me dit d'aimer les mères comme j'aurais aimé la mienne, les enfants, comme mes frères et sœurs, les vieillards comme mon père. Je retrouverais en eux une famille, la famille de Dieu : les pauvres ne sont-ils pas les enfants de prédilection du Père céleste ? "

— Mademoiselle Graziella, interrompit d'un ton inquiet et affectueux une voix de femme : madame est mécontente de votre long retard. Les salons sont déjà encombrés d'invités.

Graziella frissonna ; elle craignait le courroux de la sévère baronne ; aussi, donnant un rapide coup d'œil à sa glace, et essayant les larmes qui perlaient sur ses joues, se hâta-t-elle de quitter sa chambre pour se rendre à la salle de bal, au milieu de ce tourbillon de luxe et de richesses. Elle y entra, le cœur gros de l'émotion que lui avait fait éprouver le contraste frappant que nous avons décrit.

Dans ce brillant milieu, Graziella était, comme partout, merveilleusement belle, et rien d'étonnant si la naïve jeune fille s'était vue, en un instant, entourée d'un essaim de jeunes soupirants empressés de brûler devant elle, à qui mieux mieux, l'encens de la galanterie. Elle ne s'en énorgueillissait guère, mais cependant un sourire de contentement vint se jouer sur ses lèvres. C'est que l'empressement des jeunes gens la sauvait pour le moment du courroux de la baronne, qui l'avait gratifiée au passage d'un coup d'œil rapide, chargé de colère et d'envie. La baronne était une femme d'une cinquantaine d'années, passablement épaisse, mais, en somme, d'un port majestueux encore. Le temps ne l'avait pas épargné ; un examen attentif eût fait découvrir maint fil argenté dans les ondes de sa chevelure, et